

PITCHIPOI *

PARIS 18 JUILLET 1942 Vélodrome d'hiver

Dis Papa, pourquoi on est là dans ce stade ? Pourquoi on est tous serrés, pourquoi tout le monde est triste, pourquoi ça crie, pourquoi on n'a rien à manger. Dis papa, pourquoi maman et Judith ne sont pas avec nous, pourquoi papa ?

Samuel, tu as sept ans, je vais te confier un secret, est-tu capable de le garder ? Il veut parler, poser une question, mais papa lui plaque la main sur la bouche, et répète : Tu peux garder un secret ? Samuel acquiesce. Papa entoure de son bras droit les petites épaules de Samuel, et approche sa tête de sa bouche.

Voilà le secret, écoute bien ce que je vais te dire. Depuis longtemps, nos ancêtres cherchaient un pays dans lequel tous les juifs seraient ensemble, un pays aussi grand que le désert de Judée.

Il fallait bien cela pour contenir tous le monde. Ils trouvèrent un grand espace au sud de la Turquie.

C'était un vrai désert, mais on allait se mettre tous ensemble pour construire nos villes.

Les bateaux étaient prêts pour partir, lorsque les chefs du pays voisin de notre futur pays, décrétèrent que ce désert était à eux, et nous interdîmes de nous y installer. Comme ils menaçaient de nous faire la guerre, les responsables de notre religion, dirent que cela ne valait pas la peine de nous battre, et que nous allions trouver un autre pays.

Samuel garde la bouche ouverte en écoutant le début de cette histoire qui l'intrigue. Il n'en a jamais entendu parler, mais n'ose pas interrompre son père...

Dehors, des bus, et des camions stationnent autour de l'édifice. Des gendarmes français en armes interdisent l'accès aux curieux qui demandent ce qui se passe.

Des hommes et des femmes qui ont vu l'arrivée de tous ces gens, se pressent pour savoir comment venir en aide à ces femmes, ces vieillards, et ces enfants que l'on entend pleurer jusqu'à l'extérieur.

Ils sont au moins mille la dedans, déclare un monsieur qui a vu et compté l'arrivée des bus hier.

-Et encore, il y en a eu beaucoup dans la nuit, ajoute-il.

Mais que vont-ils faire de tout ces gosses ? S'interroge une mère de famille tenant un enfant de trois quatre ans serré dans ses bras.

On ne sait pas, on ne sait rien...La peur envahit l'attroupement des gens qui regardent de loin l'immense bâtiment.

Nos anciens se réunirent et décidèrent de préparer en grand secret un grand plan. Ils partiraient tous pour le pays élu. Tout le peuple juif embarquerait par bateaux entiers de tous les ports prévus le

même jour. Tout avait été prévu Samuel ; Les vêtements, les vivres, assez de nourriture pour le voyage qui allait durer plus de trois mois, jusqu'à l'arrivée dans notre nouveau pays, en plein désert.

Les méchants surpris, ne pourraient pas s'opposer à l'arrivée de milliers de pauvres gens. Bien entendu, comme je te l'ai dit, nous allions arriver dans un désert aride et sauvage, et il aurait fallu se mettre rapidement à la tâche. Déjà planter nos grandes maisons de toile, on devait construire plus tard. Puis creuser des puits profonds pour l'eau potable, et des canaux venant du fleuve voisin, pour irriguer les plantations de blé, de seigle, de maïs. On planterait aussi des légumes en quantité, des arbres fruitiers, des orangers, des dattiers, et des citronniers.

Tout était prévu. Deux cargos déjà en attente, préparés et chargés en secret à Marseille. L'un rempli des vivres nécessaires pour une année, l'autre emmènerait des moutons, des chèvres, des poules, en quantité pour qu'ils se reproduisent vite, et pour fournir de la viande fraîche pour tout le monde.

Je n'aime pas beaucoup la viande de chèvre, intervient Samuel...

Papa le rassure, car il y aura de tout pour tout le monde, même des tonnes de sucre pour faire des gâteaux. Samuel suspendu depuis le début du récit aux paroles de papa, se serre contre lui, en riant. Et ensuite papa ?

Chaque bus, est numéroté, identifié. Chaque chauffeur volontaire ou réquisitionné sait qu'il faudra suivre le premier bus escorté de gendarmes armés. On ne voit pas d'allemands, mais tout le monde a compris que les menaces qui planent sur les juifs depuis quelque temps, sont mises à exécution. -Ils partent en Allemagne pour travailler, dit un agent de police réquisitionné. Il est déjà âgé, et laisse paraître une émotion palpable.

- Pour travailler ? Avec des gosses ? Il paraît qu'il y a des bébés avec eux. !

L'agent hausse les épaules en reniflant, l'œil humide, et réajuste sa pèlerine en rejoignant sa place. Un groupe de membres de la Croix Rouge est là aussi, qui voudrait entrer dans le vélodrome, mais la police est intraitable. Il y a des ordres, et on leur refuse fermement l'entrée.

C'est drôle ! remarque une infirmière, il n'y a pas de boches ! En effet, on ne voit que les gendarmes, et les agents de police parisiens reconnaissables de loin à leurs pèlerines, leurs képis, et leurs bâtons blancs.

J'ai honte pour la France, dit un vieux monsieur qui porte au revers de son veston des décorations de 14/18. Du coude, on se montre des types en civils, l'air agressif, qui scrutent les curieux du premier rang. Le nom redouté circule parmi la foule : Gestapo... Devant le mot tant haï, les regards se baissent et les commentaires se font plus bas. Certains quittent les lieux en regardant leurs pieds.

Papa continue son histoire... Maintenant Samuel, voilà le secret : Le grand jour du départ est fixé à demain. Nous allons partir tous prendre le train pour Marseille, puis le bateau pour Pitchipoï, le pays inconnu qui nous attend.

Pitchipoï ? C'est un drôle de nom papa.

Oui Samuel, c'est celui la terre qui va nous accueillir, et là bas, nous retrouverons maman et ta sœur Judith, qui sont déjà parties en secret par le train hier. On est venu les chercher pour partir tout de suite. Elles n'ont pas eues le temps de nous dire au revoir... Papa cache la montée de son chagrin, il ne sait pas où sont passées sa femme et sa fille, absentent du domicile, lors de la rafle...

Mais papa, pourquoi on n'est pas partis ensemble à Pitchi...(Il trébuche sur le nom...) papa ne rectifie pas, et continue : Quand nous aurons l'ordre de partir, il faudra que tu restes bien collé à moi, car il y aura du monde et de la bousculade. Et si je te dis de partir, il te faudra filer et te sauver, car tu as une mission que je te confie. Samuel ouvre les yeux comme des billes.

Une mission papa ? Oui, je ne peux pas te dire pourquoi, mais il ne faut pas que tu viennes avec moi tout de suite ...Si on peut le faire, tu te sauveras dès que l'on sortira d'ici.

Tu vas courir quand je te le dirai, ne va pas à la maison surtout, file chez nos bons amis, monsieur et madame Gabriel, tu leur diras ce que je t'ai dit, et ils t'aideront à prendre le train pour nous rejoindre à Pitchipoï, plus tard quand le moment sera venu.

Surtout Samuel, il faudra faire ce qu'ils te disent, c'est promis ?

Oui, acquiesce Samuel, mais il ne comprend pas pourquoi il lui faudra quitter papa, il a soudain peur. A l'intérieur du stade, il y a des cris. Les gens ont faim, ont soif. Il n'y a qu'un point d'eau assiégé en permanence, devant lequel les gens se battent. Les quelques toilettes du vaste stade sont toutes bouchées et débordent, répandant une odeur pestilentielle. Le père, cache du mieux qu'il le peut les premiers morts aux yeux de Samuel. Tout le monde s'agite, crie, hurle. Il y a des scènes de démente, et des suicides. La mort plane sur cette immense foule.

Soudain, les hauts parleurs hurlent des ordres. Il faut se préparer au départ, rassembler les valises, et se diriger vers les grandes portes de sortie. Enfin, espèrent quelques uns, nous allons sortir, mais le père devine que la suite sera dure.

Dehors, les autocars sont alignés, les moteurs tournent. Les gendarmes, et agents de police font des haies encadrant les portes, jusqu'au stationnement des bus. Il y a beaucoup de curieux qui découvrent incrédules les premiers juifs qui sortent. Hagards, sales, affamés, ils interrogent des yeux la foule massée devant le Vélodrome.

-Ou va-t-on ? Demandent les plus hardis aux gendarmes. Pour toute réponse, un silence méprisant, parfois accompagné du geste menaçant d'un fusil qui se lève. Les premiers sont poussés sans ménagement par la police en direction des bus...

A quelques mètres devant papa et Samuel, un homme tente de s'échapper, suivi d'un autre, qui entraîne d'autres, c'est une cohue indescriptible, les gendarmes pointent leurs armes, mais n'osent pas tirer à cause de la foule des curieux qui se pressent. Ceux qui sont sur les côtés de Samuel et de papa, se précipitent devant en renfort.

C'est affreux, car les gendarmes tapent à grands coups sur ceux qu'ils arrivent à saisir.

Certains s'effondrent le visage en sang sur le trottoir. Les gens hurlent, la panique s'empare des forces de l'ordre qui, vite reprises par les aboiements des gradés, accélèrent la montée dans les bus, sans aucun sentiment de pitié.

Papa sert fort la main de Samuel. Il cherche désespérément, dans la foule un visage ami, mais il ne voit que des gens inconnus qui regardent éberlués les terribles scènes d'horreur.

Des cris de révolte et de haine jaillissent du public. Il y a des gens qui tentent de venir en aide aux blessés, mais ils sont repoussés durement par la police parisienne qui peine à rétablir l'ordre.

Dans cette pagaille, il se forme un trou dans la haie des gendarmes, qui se sont portés sur l'avant afin de contenir la foule. Papa, voit une femme habillée de rouge, qui sanglote en voyant le spectacle, il la cherche des yeux. Elle le voit, le regarde d'un air triste. Papa, lui montre Samuel de la tête et l'interroge du regard, elle ne saisit pas ce que veut dire papa, qui à nouveau, avec insistance, lui désigne Samuel. Enfin, elle semble comprendre son appel de détresse, et hoche la tête de bas en haut. Samuel, vite ! Va vers la dame en rouge, part avec elle, et raconte-lui notre secret.

VITE...VITE....Samuel, cours !

Samuel n'a pas le temps de répondre à papa qui le pousse dans le trou formé par la police, et franchit le cordon en direction de la dame en rouge, qui le saisit par la main et l'entraîne vite.

Certains badauds, voyant la scène, font un écran entre eux et les gendarmes qui devinent une fuite, mais la foule se referme sur Samuel et la dame en rouge. La police se heurte à un mur, mais doit vite revenir dans les rangs où ayant vu la scène, des familles tentent aussi de s'échapper, ou de pousser un de leurs enfants vers la foule des Parisiens.

Papa ne voit plus Samuel. Son cœur se ferme, une infinie tristesse l'envahit, essuyant ses larmes, il se laisse entraîner vers son destin.

Les policiers ressaisis, ont reformé la haie en armes, et resserrent les rangs.

Un petit nombre a réussi à fuir, des gendarmes tentent de les rattraper, mais trop tard. On voit même un agent qui cache une gamine sous sa pèlerine, et la dirige vers un attroupement de femmes éplorées, qui

font vite disparaître l'enfant derrière elles. D'autres moins chanceux, sont ramenés sans ménagement dans la sinistre file. Leurs supplications et leurs larmes n'ont aucun effet sur les impitoyables soudards.

Samuel n'a jamais vu Pitchipoï. Il n'a jamais revu papa, ni sa mère, ni sa sœur, ni aucun membre de la famille Beer. Sa famille d'accueil a écouté son secret, et lui a promis de le faire partir dès qu'ils recevraient « un signal ».

Signal qui n'est jamais venu...

Jusqu'à la fin de la guerre, Samuel croyait rejoindre un jour sa famille qui vivait à Pitchipoï. Le gamin était âgé de 10 ans, en janvier 45, quand les Gabriel, certains maintenant de la fin de la guerre, lui ont tout raconté... Même à la libération de Paris en août 44, ils avaient tellement peur que l'ennemi revienne, qu'ils ont encore caché Samuel. Pendant tout ce long temps, il n'est jamais sorti de l'appartement des Gabriel. Personne ne s'est jamais rendu compte de sa présence. Les rares jours où les Gabriel recevaient du monde, il restait caché dans la cave avec une petite bougie, de l'eau, et un quignon de pain...

Pour patienter...

Puis avec eux, il a cherché la trace de sa famille...

Longtemps après, les archives enfin accessibles, il a appris que sa mère et sa sœur parties de Drancy le 19 juillet 1942 dans le train du convoi numéro 7, ont été gazées au camp d'Auswitch, dès leur arrivée. Son père est mort d'épuisement dans le convoi numéro 10, en partance de Drancy pour le même camp, le 24 juillet 1942.

Samuel a beaucoup pleuré quand il apprit la mort de ses parents et de sa petite sœur, puis plus tard la disparition de toute sa famille.

Son chagrin a été aussi immense quand il a perdu ses « parents » René et Suzanne Gabriel.

Aujourd'hui seul, Samuel vit avec ses terribles souvenirs, dans une maison de retraite à Forges les Eaux, en Seine Maritime, pays natal des Gabriel.

Toute sa vie, il a gardé en lui le terrible secret de Pitchipoï.

Il ne s'est jamais marié.

Il n'a jamais pu prendre un train de toute sa vie....

* Note: Pitchipoï était un nom imaginé par le peuple juif de ces terribles années, en partance pour une destination lointaine qu'ils devinaient tragique, mais dont le lieu leur était inconnu.

Comme on dirait, on va à Pétaouchnok, ou à Tataouine.

Cela rassurait les plus faibles, de pouvoir mettre un nom sur le lieu de leur destination ...

De leur destination...Finale...